

# Portraits

Janvier/Février

Entrée libre



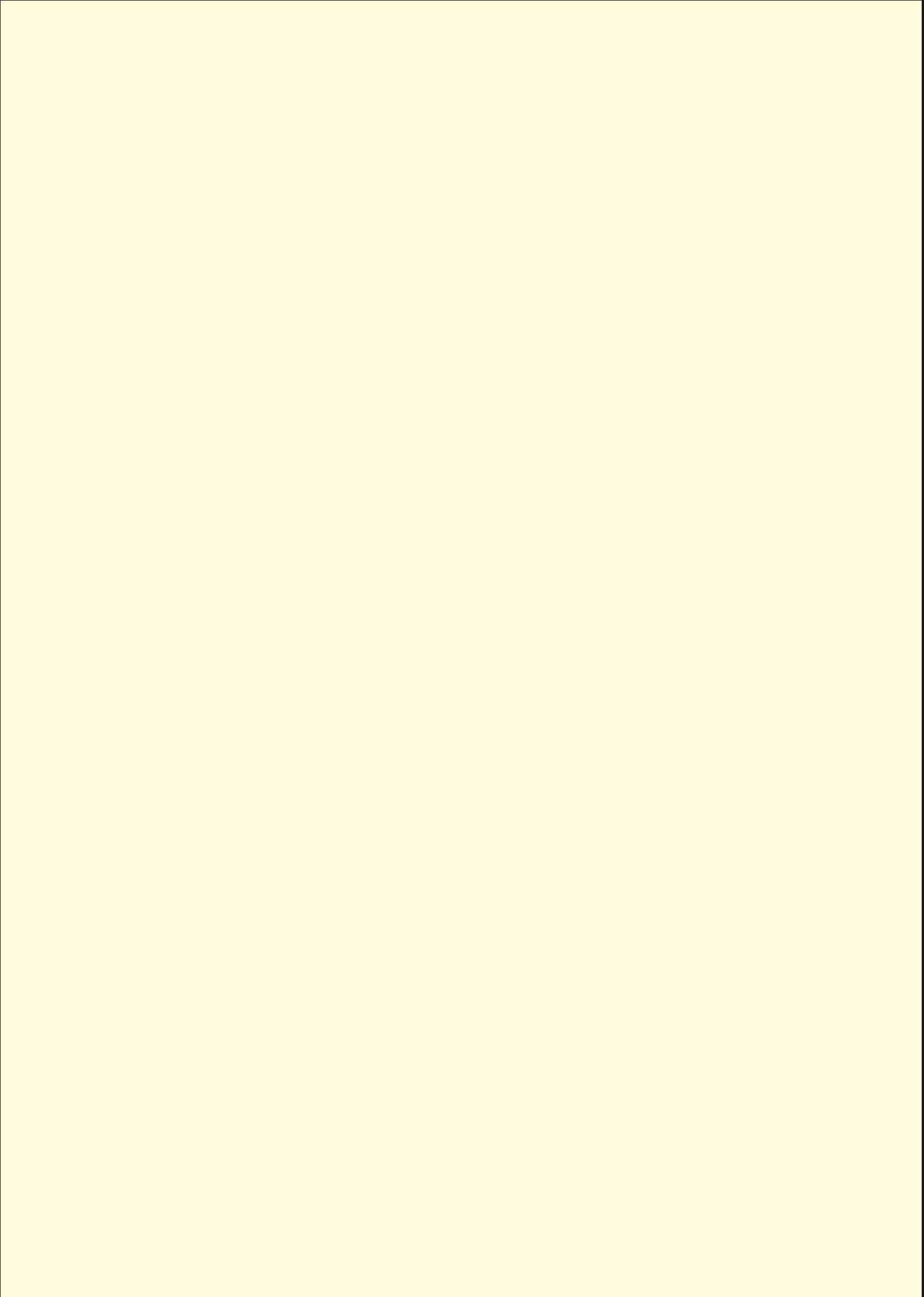
Savoir-faire de nos aînés

# LA GALERIE

de l'Hôtel de Ville



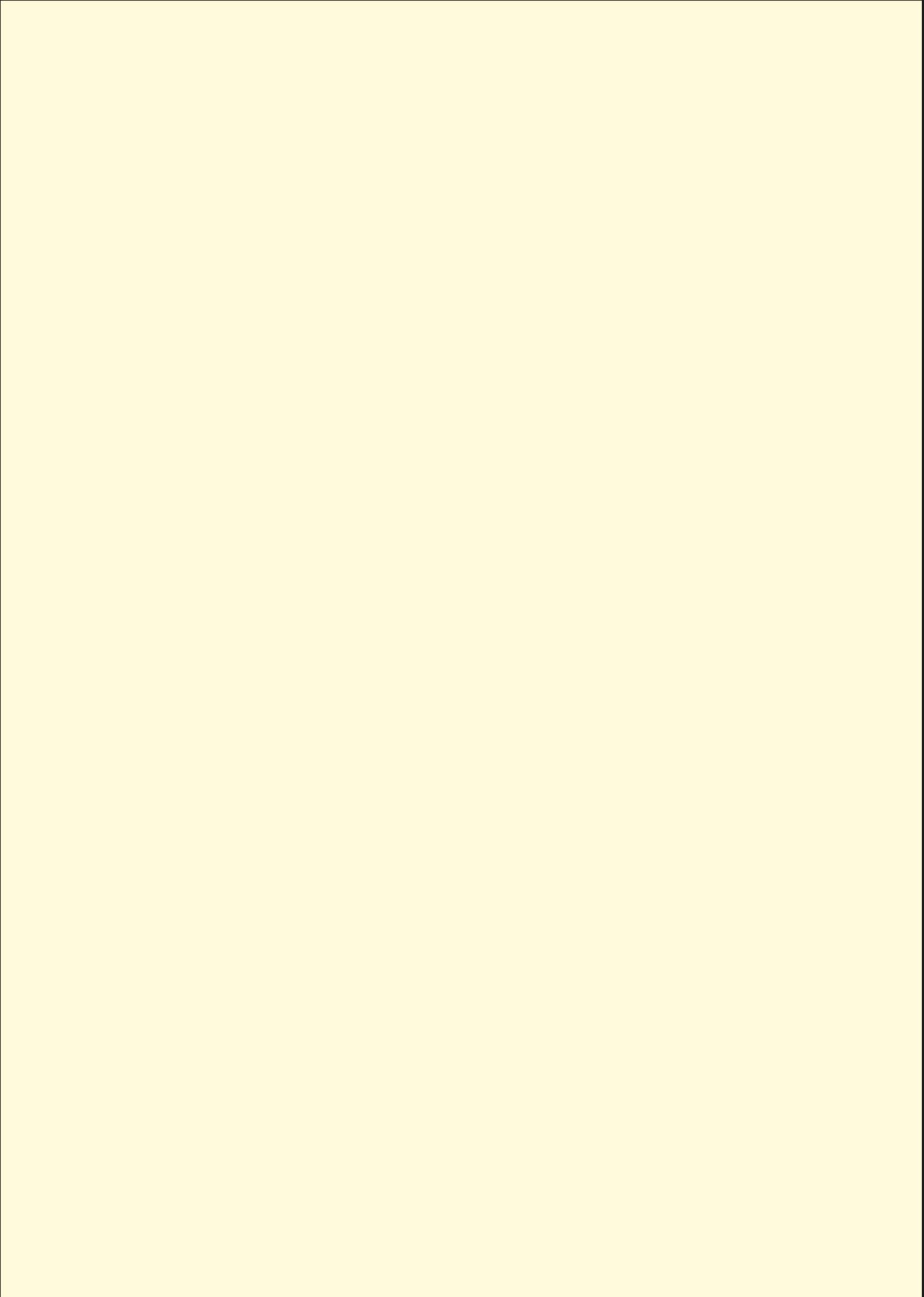
Hôtel de ville de Wambrechies  
de 8h à 12h et de 13h30 à 17h  
Service Culture Tél. : 03.28.38.84.53 ou [culture@wambrechies.fr](mailto:culture@wambrechies.fr)



# Portraits



des savoir-faire  
de nos aînés



# Merci

**U**n grand merci à toutes les personnes de la résidence Obert qui nous ont livré leur témoignage ainsi qu'au Photo Club de Wambrechies pour leurs magnifiques portraits.

Enfin, la ville tient à remercier tout particulièrement Michelle Dietrich et Dominique Moretto pour leur disponibilité et leur générosité et sans qui cette exposition n'aurait pu exister.

# GENESE DU PROJET

Cette exposition est le fruit d'un travail commun entre les personnes âgées de la Résidence Obert et du Petit Paradis, les photographes du Club-photo et le service culture de la Ville.

Après avoir découvert le thème de ces Journées du Patrimoine 2010 portant sur les savoir-faire, nous avons souhaité mettre à l'honneur certains métiers d'autrefois et plus précisément, les personnes ayant permis à ces métiers d'exister.

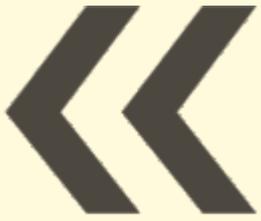
Lors d'un atelier d'écriture à la Résidence Obert, nous nous sommes aperçus que les résidents avaient une réelle volonté de partager leurs souvenirs et de transmettre leurs savoir-faire.

Dès lors, plusieurs rencontres ont eu lieu entre ces personnes, Madame Michelle Dietrich et Monsieur Dominique Moretto, du Club-photo de la ville et la médiatrice du livre, afin de recueillir les témoignages des résidents et de réaliser leurs portraits photographiques.

Douze personnes ont accepté de nous raconter leurs métiers, d'évoquer leurs souvenirs.

Voici une partie de leur histoire...





J'ai eu beaucoup de problèmes de santé, j'ai donc fait plusieurs CAT (Centres d'Aide par le Travail) afin de découvrir quelles étaient mes capacités.

J'ai travaillé dans les savonnettes à Bonsecours, près de Rouen. Nous logions sur place. Je travaillais pour les grands hôtels, j'emballais les savons.

Dans une salle, on pliait les cartons, puis on enlevait les saletés présentes sur les savons ; on posait délicatement une feuille autour du savon, c'était minutieux. Puis, on pliait les boîtes et on les déposait dans un carton.

J'aimais ce métier, car on travaillait pour le plaisir, pour les grandes occasions. Les savons partaient dans des hôtels à Cannes ou Monaco, ça me faisait rêver !

J'étais contente d'exercer ce métier car on dit souvent que les handicapés ne peuvent pas travailler et je voulais prouver que j'étais capable de travailler comme les autres.

Ce n'était pas un métier très varié, cela dépendait de ce que demandaient les hôtels mais c'était un travail minutieux et il ne fallait pas faire tomber les savons, sinon on nous les décomptait de notre salaire.

Les conditions de travail étaient bonnes, on était entre nous. On commençait le travail à 9h jusque 12h et on reprenait de 13h30 à 17h. Pendant la pause, on pouvait bien discuter mais quand on fabriquait les savonnettes, on ne parlait pas, il fallait être attentive !

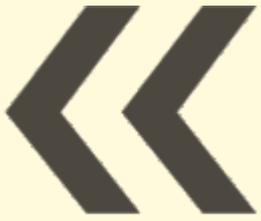
Je retiens la chaleur des gens, qui nous écoutaient, nous ont appris notre travail. Parfois, des gens venaient de l'extérieur pour visiter l'usine et ne nous trouvaient pas capables, ils pensaient que nous étions inaptes car nous avons un handicap. Mais c'était faux, on leur montrait qu'on pouvait faire quelque chose de nos mains.

Tous les ans, un voyage était organisé par l'intermédiaire de la directrice du foyer et le patron de l'usine, c'était bien.

J'y ai travaillé trois ans et demi.

# Henriette, 59 ans





J'étais brodeuse, je brodais les « Jours Venise », à La Madeleine, chez Hubert.

Je suis venue à exercer ce métier par amour de la broderie.

J'ai été formée dans l'entreprise où nous travaillions aux pièces.

Nous travaillions avec des machines Singer, le plus vite possible car nous étions payées à la pièce.

Je posais le fil sur la bobine et ça tournait.

J'enlevais environ 15-20 fils et je faisais les jours.

J'ai travaillé dans cette entreprise de 14 à 23 ans. J'ai arrêté de travailler quand j'ai eu mes enfants mais j'en garde un très bon souvenir.

J'ai aimé ce métier. Il fallait être minutieuse, attentive à ce que l'on fait, patiente pour l'exercer.

Les tâches n'étaient pas variées. Nous faisons la même chose du matin au soir mais pour moi, ce n'était pas difficile.

Le soir, j'étais contente de retrouver mon petit copain !

Les conditions de travail étaient bonnes, nous étions bien.

Les patrons étaient très bien. Ils ne touchaient pas aux machines mais ils pliaient les draps.

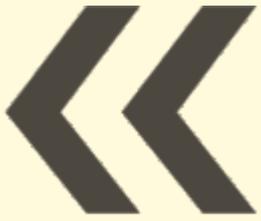
Il y avait une bonne ambiance et je chantais toujours même si parfois, certains employés râlaient !

Le samedi, je faisais des heures supplémentaires car j'aimais ce que je faisais et le salaire du samedi était pour moi !

Si je devais exercer ce métier aujourd'hui, je pense qu'il s'exercerait de la même façon et je serais toujours contente de le faire !

# Jeanine, 66 ans





Au départ, nous travaillions dans la culture, notamment d'endives et de fraises mais nous en avons assez et avons trouvé un commerce de fruits et légumes. L'ancienne propriétaire avait gagné de l'argent à un jeu et nous a revendu son magasin, situé à Marcq en Baroeul, derrière la Mairie.

Le matin, nous nous levions vers quatre ou cinq heures, très tôt. J'ouvrais un peu avant huit heures le magasin et c'était plein jusque midi ! J'aurais aimé avoir un peu de temps l'après-midi mais c'était impossible donc nous avons pris ma cousine comme employée.

Je tenais le magasin et mon mari allait chez le maraîcher chercher les produits dont nous avons besoin et nous en achetions d'autres chez le grossiste une fois par semaine.

J'aimais ce métier, surtout le contact, c'est pourquoi je m'étais fait une bonne clientèle. J'aimais parler avec les gens. Il y avait une bonne ambiance et je ne sais pas si on pourrait retrouver cela aujourd'hui...

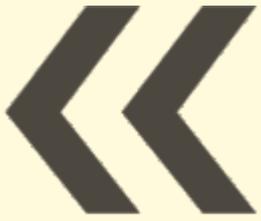
Pour exercer ce métier, il faut aimer le commerce et le contact. L'avantage de cet emploi, c'est qu'on travaille pour soi. L'inconvénient, pour mon mari, était d'être toute la journée derrière le comptoir !

Je trouve que les tâches étaient variées, même si mon mari en avait marre. J'ai travaillé 27 ans à Marcq en Baroeul ; neuf ans à la ferme et dix-huit ans à tenir le magasin.

Je pense que ce métier serait plus difficile à exercer aujourd'hui à cause de la concurrence.

## Marie, 85 ans





J'étais bobineuse à la Linière Nicolle.

J'en suis venue à exercer ce métier car ma sœur travaillait déjà à la distillerie. Alors, ma mère m'a dit d'aller aussi travailler à l'usine où j'ai découvert ce métier.

J'y étais bien tranquille et je m'entendais avec tout le monde.

Nous devons faire des noeuds qui s'en allaient plus haut, dans les machines. Puis, on mettait les bobines dans des cartons et les patrons les expédiaient.

Des gens venaient de loin pour travailler. Il y avait trois bus qui venaient du Pas-de-Calais avec des filles. Parfois, elles se disputaient mais pas moi.

J'ai travaillé dès l'âge de 14 ans car mon père disait « *Allez, au boulot !* » jusqu'à l'âge de 23 ans, quand je me suis mariée.

J'aimais ce métier, le bobinoir. On appelait ça le fromage parce que cela avait une forme de fromage !

Nous étions bien. Parfois, il y avait des grèves et mon père me disait de ne pas aller travailler car cela allait faire des histoires !

Les tâches n'étaient pas variées, je faisais la même chose huit heures par jour mais je ne trouvais pas cela difficile. Parfois, le travail était plus dur, lorsque les fils étaient mouillés et il fallait être patiente.

J'étais payée à l'heure et je donnais mon salaire à mes parents mais on avait notre dimanche et on pouvait acheter ce qu'on voulait avec.

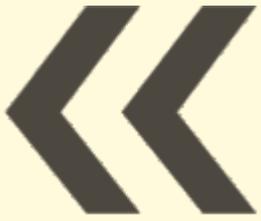
Les conditions de travail étaient bonnes et je n'ai jamais eu d'histoires avec personne. On travaillait de 8h à 12h et de 13h30 à 17h. Il y avait une bonne ambiance.

Quand les machines tombaient en panne, on arrêtait de travailler pendant 8 à 15 jours !

Je garde un bon souvenir de ce travail. On était bien !

# Marguerite, 85 ans





Je travaillais à Lille, dans la confection de chemises d'hommes, je montais les chemises.

Dans les cités, je côtoyais les couturières; on faisait des manteaux, des robes...C'est par l'intermédiaire d'Achille, le curé de Phalempin que je suis entrée dans cette entreprise.

Je connaissais également le patron car ses parents tenaient «le Plouich», une guinguette où je servais. Je lui ai appris à danser ainsi qu'à Monsieur le curé et aux Sœurs !

L'usine était une grande salle. Nous étions beaucoup. Il y avait plein de machines et chacun avait la sienne.

Chaque personne avait une tâche définie. On cousait une partie (coutures, manches), on assemblait la chemise puis on la repassait.

Ma tâche n'était pas toujours la même.

Nous étions payés au mois.

J'ai travaillé dans cette entreprise une dizaine d'années, puis je me suis mariée.

Ce métier me plaisait, j'étais habituée à coudre puisque je cousais régulièrement avec les couturières avant de travailler donc je savais comment cela se passait.

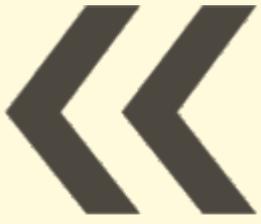
L'ambiance de travail était agréable, on chantait.

Pour exercer ce métier, il fallait être minutieuse et patiente.

Si je devais exercer ce métier aujourd'hui, il s'exercerait sûrement différemment car dans le temps, il y avait des couturières dans chaque village et plus maintenant.

Renée, 84 ans





J'ai été fileuse à la linière Nicolle à Wambrechies pendant cinq ans, on était payé aux pièces. Mon mari a également travaillé à cette linière.

À cette époque, j'habitais à Wambrechies, c'est pour cela que j'ai travaillé dans cette usine et surtout parce que la linière Nicolle recherchait beaucoup de main d'œuvre.

Je vivais dans la cité Saint-Joseph avec mon mari, on y a vécu seulement un an. C'était des rangées de maisons séparées par une bande de terre.

À l'usine, on travaillait avec une bobine et un métier à filer, il fallait passer un fil autour d'un cordon et il s'agrandissait un peu à la fois, c'était pour que le fil soit plus solide.

Il y avait beaucoup de filles du Pas-de-Calais qui venaient travailler à la linière Nicolle pour gagner de l'argent. J'aimais mon travail parce que j'étais avec les copines.

Mais parfois j'en avais marre de faire toujours la même chose et je faisais aussi quelques erreurs. Les contremaîtres n'étaient pas contents et ils nous disaient quand le travail n'était pas bien fait. Ils nous surveillaient pour ne pas qu'on parle entre nous.

Rose, 82 ans





J'étais bouchère à Loos.

Les patrons de mon mari n'avaient pas d'enfants alors ils lui avaient donné la boucherie.

Mes parents eux-aussi étaient bouchers, je connaissais donc le métier.

Ma tâche consistait à vendre au magasin et à demander bien poliment aux clients ce qu'ils voulaient.

J'aimais ce métier, surtout le contact avec les gens, pouvoir discuter avec eux...

Pour exercer ce métier, il faut aimer travailler la viande, ce qui n'est pas donné à tout le monde, il faut être patient avec les clients.

Les tâches étaient variées et on ne s'ennuyait pas.

C'était un métier difficile, on se levait très tôt, vers cinq heures car il fallait préparer les commandes avant l'ouverture. Mais, j'aimais l'exercer, c'était intéressant de travailler à deux.

Nous chantions, mon mari et moi en travaillant, on l'appelait d'ailleurs « *la vie en rose* » car il était toujours gai. Il aimait mettre une toque sur la tête comme les cuisiniers !

J'ai exercé ce métier pendant sept ans. Puis, mon mari a voulu continuer à l'exercer seul car nous avons eu des enfants. Il a alors vendu notre boucherie et travaillé pour un patron.

Je pense qu'aujourd'hui ce travail s'exerce de la même façon.

Colette, 84 ans





J'étais Agent de service, à l'école La Providence.

Je surveillais les enfants, je leur apprenais à lire, je les gardais à la cantine.

J'étais bien vue et les petits m'appelaient « *Ma Hoff* ».

J'aimais bien mon métier et j'adorais mon école !

J'y ai travaillé environ dix ans.

J'aimais ce métier car les enfants étaient gentils et nous faisons une bonne équipe !

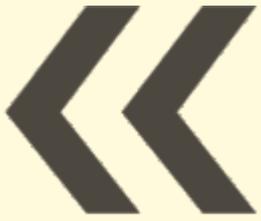
Les conditions de travail étaient bonnes, on s'entendait bien, de la directrice à la débutante !

Et avec les enfants, nous étions comme une maman avec son enfant.

J'adorais mon école.

Denise, 98 ans





Je travaillais dans la lingerie, j'étais confectionneuse. J'étais employée chez Duhamel, à Saint Omer puis chez Caby comme concierge où j'ai été médaillée.

À 13 ans, je suis partie travailler avec ma mère qui oeuvrait dans la confection et j'y suis restée.

Mon métier se déroulait dans une grande salle. Je travaillais aux pièces ; c'était un métier difficile, il fallait être rapide et y aller ! Le rythme était soutenu et le soir, il fallait continuer : il y avait les boutons à coudre !

On nous donnait un paquet de travail qui était coupé et il fallait l'assembler, le repasser et le plier.

La confection me plaisait, surtout la lingerie.

Pour exercer ce métier, il fallait l'aimer, être patiente et avoir de l'idée. Nous travaillions de 8 heures à 18 heures ; il fallait être capable de le faire.

Les conditions de travail étaient bonnes et gaies, on chantait !

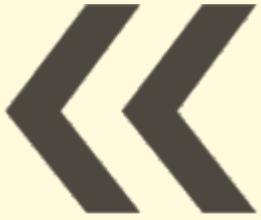
De toute façon, partout où je vais l'ambiance est bonne car je ne parle pas plus qu'il ne faut, je n'ai donc jamais eu d'histoires !

J'ai exercé ce métier jusque l'âge de 25 ans, puis je me suis mariée. Mon mari était chef de chantier aux ponts et chaussées.

Chez Caby, ils cherchaient un concierge ; j'ai postulé et obtenu le poste. C'est comme cela que j'ai quitté la confection pour devenir concierge.

Suzanne, 90 ans





Je vivais en Loir-et-Cher et j'ai travaillé dans une usine pour fabriquer des moulins à café.

J'ai travaillé là-bas parce que mon père était paysan mais il a perdu son travail alors il m'a envoyée dans cette usine pour aider la famille.

J'ai travaillé de 15 ans à 25 ans et après je me suis mariée et je suis venue vivre avec mon mari dans le Nord.

Mon travail, je l'ai appris sur place, il fallait monter des pièces pour faire un moulin à café.

J'aimais bien mon travail parce qu'avant je travaillais dans les champs et c'était très fatigant.

C'était moins dur de travailler pour fabriquer des moulins à café et ce n'était pas difficile.

En plus, l'ambiance dans l'usine était bonne.

Suzanne, 76 ans





Je travaillais dans le restaurant *Chez Sile*, rue Nicolas Leblanc, à Lille. Mes parents tenaient ce restaurant et j'ai repris l'affaire familiale à leur mort. On y organisait des banquets pour les mariages, les communions. J'aimais faire la cuisine, faire les petits plats mais pas le service en salle.

Je n'ai pas reçu de formation, j'ai toujours vécu au milieu de cette cuisine traditionnelle.

Dès le matin, il fallait faire les achats, puis les préparations, s'organiser avec les employés : j'avais une brigade pour préparer les mariages ; il y avait aussi les gens à la réception.

J'organisais les menus et après, c'était le coup de feu !

On n'avait pas le temps de dire « Ouf » !

J'ai exercé ce métier jusqu'à mon mariage puis je suis partie vivre à Dunkerque car mon mari y était opticien.

J'aimais ce métier, surtout la cuisine.

Il fallait être doué et avoir l'esprit de création. J'ai suivi les méthodes de mon père et je ne pense pas que je saurais me faire à la nouvelle cuisine !

Lors du coup de feu, il ne fallait pas m'embêter, j'étais vraiment dans mon travail !

Parfois, ce métier était difficile car il ne fallait pas perdre de clients, il fallait être à leur disposition, c'était astreignant.

Certains clients n'étaient pas contents et les réflexions étaient peu agréables ! On ne pensait pas aux vacances, on n'avait pas le temps !

Mais les conditions de travail étaient plus faciles que maintenant et la brigade de serveurs avait un bon esprit.

De plus, quand les clients venaient me remercier après un mariage ou une communion, c'était une vraie récompense ! Aujourd'hui, ce n'est pas du tout pareil, notamment la façon de travailler car avant, nous faisons tout nous-mêmes, même les fonds de sauce alors que maintenant, il y a du surgelé !

Nous travaillions avec des moyens moins modernes.

# Thérèse, 81 ans





J'étais professeur de sténodactylo au pensionnat de la Sainte Union où j'ai été élevée et en même temps, je donnais des cours de piano à mi-temps.

Le reste de l'après-midi, je travaillais mon piano car j'avais encore des examens à passer. J'ai d'ailleurs obtenu mon dernier examen avec mention *Très Bien*.

J'en suis venue à exercer ce métier car la religieuse qui donnait les cours de sténodactylo étant décédée, la mère supérieure m'a demandé de la remplacer, car je possédais déjà ce diplôme.

Je commençais ma journée à 8h00 par les cours de sténodactylo jusque 11h45. De 13h30 à 16h00, je donnais des cours de piano et à partir de 16h00, je travaillais mon piano pour passer le dernier examen qui me manquait, celui qui me permettrait de travailler dans un orchestre.

Mais je me suis mariée et j'ai eu quatre enfants. J'ai donc exercé ce métier de 18 à 23 ans.

J'aimais ce métier mais je donnais mes cours et mes leçons de piano en fonction du caractère de chaque enfant, je ne voulais pas en faire des petits Mozart !

Pour exercer ce métier, il fallait l'aimer, être patiente et psychologue.

Il pouvait s'avérer quelques fois monotone, en fonction des élèves et de leur façon de travailler. J'étais payée pour avoir des résultats et certains parents ne tenaient pas compte des mes conseils et n'en faisaient qu'à leur tête; ils étaient peu nombreux, heureusement.

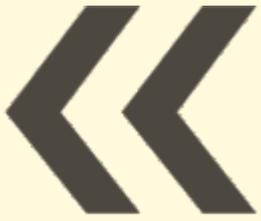
Les conditions de travail étaient bonnes car je suis arrivée au pensionnat à l'âge de 6 ans, je connaissais donc les lieux et tous, nous devions suivre le règlement de bienséance, de respect.

Après le mariage de mes enfants, j'ai travaillé au Tribunal de Lille où je m'occupais de mener des enquêtes pour les délinquants sortant de prison.

Je suis au *Petit Paradis* depuis 25 ans et fais partie du bureau de conseil de vie sociale.

Renée, 85 ans





Quand j'étais jeune, on n'avait pas d'allocations, aucune aide et l'épicière a demandé à ma mère que je vienne garder ses enfants.

J'ai donc commencé par garder ses enfants mais j'en avais assez alors je suis allée à l'office du travail pour rechercher un emploi.

J'ai travaillé dans une usine qui fabriquait des piles à Lille, rue de Paris. Je ne connaissais pas le métier mais on me l'a montré. Il fallait travailler le plus vite possible car nous étions payés aux pièces.

Il me fallait pointer avant 6h mais le premier tramway ne partait qu'à 6h ; j'y allais donc à pied. Je traversais tout Lille, par tous les temps. J'avais quarante minutes de route, c'était dur !

On fabriquait des piles, des catadioptrés (c'est le feu rouge qui se reflète derrière le vélo) et des lampes de poches avec les piles.

Nous étions une vingtaine à travailler sur une très longue table rectangulaire. Une chaîne passait, avec des trous ovales de la forme d'un boîtier ; la première ouvrière posait le boîtier, la seconde mettait les piles, la troisième complétait si les deux premières n'avaient pas eu le temps de les mettre car en travaillant à la chaîne, il faut aller très vite ; la suivante mettait la cire, une autre un collant au-dessus de la boîte et la dernière en mettait un autre pour la fermer.

Il fallait donc plusieurs personnes pour faire un boîtier de trois piles.

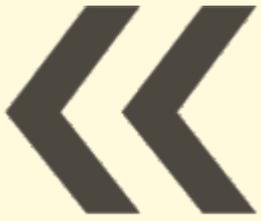
Je travaillais de 6h à 14h ou de 14h à 21h. Il ne fallait pas être en retard car si on avait cinq minutes de retard, on nous enlevait ¼ d'heure de notre salaire.

Ce métier n'était pas désagréable mais je ne peux pas dire que je l'aimais vraiment. Il ne demandait aucune qualité particulière et n'était selon moi, pas difficile : vous arrivez, on vous montre et vous démarrez ! Ce n'était pas un travail très varié, on n'apprenait rien, il était très automatique.

Les conditions de travail étaient mitigées ; les anciennes se prenaient parfois pour des patronnes et je ne peux pas dire qu'il y avait une ambiance d'amitié mais on se parlait quand même et il y avait des gens sympathiques.

# Wanda, 89 ans





Je travaillais dans le linge de maison, je faisais les ourlets de draps, de torchons, à La Madeleine, chez Hubert.

A l'époque, je cherchais du travail et une parente m'a recommandé à Monsieur Hubert qui m'a embauchée, c'est ainsi que j'ai débuté.

Nous travaillions dans une grande salle, avec une dizaine de machines. Les draps étaient posés sur les machines, ils passaient dans un ourleur. Il fallait guider les draps afin que les ourlets soient bien droits. Quand les ourlets étaient faits, les draps tombaient dans un panier et quelqu'un venait les plier.

C'était un métier assez monotone, alors je chantais. Une fois, tous les moteurs se sont arrêtés alors que j'étais en train de chanter Carmen, j'ai eu l'air bête !

J'ai été obligée d'effectuer ce métier, mais il ne me déplaisait pas. De plus, j'étais près de mon logement.

Pour exercer ce métier, il fallait voir bien clair, être patiente et supporter de rester assise tout le temps. Il fallait également être attentive car si le fil cassait, il fallait le retrouver ! Et les mouvements pour rejeter les draps étaient difficiles, c'était lourd.

Je travaillais de 7h à 12h et de 13h30 à 16h30. L'ambiance était bonne et quand on n'était pas nombreuses, on avait une goutte de café l'après-midi. Nous pouvions chanter mais pas parler afin de ne pas perdre de temps.

J'ai exercé ce métier de 16 à 21 ans. Après, je me suis mariée et j'ai élevé mes enfants.

Yvette, 82 ans